

Enfin, Jacqueline Godfrind considère l'importance, pour certains patients, de l'investissement perceptif des objets inanimés du cadre. Elle analyse une forme particulière d'utilisation du cadre, objets transitionnels pour certains, objets fétiches pour d'autres. Elle montre comment les modifications du « cadre inanimé » peuvent réveiller l'horreur d'une insécurité fondamentale. L'appropriation de ce cadre, par des contacts sensoriels et perceptifs, doit garantir un immobilisme, illusion indispensable à l'instauration du processus analytique. Ainsi, le cadre inanimé investi comme tiers protecteur fétichisé permet, d'une part, d'éviter la rencontre avec la pensée de l'analyste et, d'autre part, de dissimuler une part clivée. Respecter le clivage s'avère nécessaire le temps que s'établisse une confiance suffisante dans la relation analytique. Il revient à l'analyste de comprendre l'enjeu dont son « cadre » est l'objet afin d'accompagner l'analysant à se dégager d'un contrôle excessif, délivré des investissements archaïques.

Pour conclure, elle interroge le lien possible entre les manifestations corporelles, le corps libidinal théorisé par la psychanalyse et le corps parlé. Le corps a son mot à dire.

Voici un livre où une pratique clinique, nourrie de nombreuses références théoriques, témoigne d'une pensée psychanalytique vivante, ouverte à la complexité de nouvelles questions.

Emmanuel Diet
À propos de...

Jean-Pierre Lebrun
Un immonde sans limite.
25 ans après Un monde sans limite
Toulouse, érès, coll. « Point hors ligne », 2020

Parmi les cliniciens qui s'interrogent en analystes et s'inquiètent du devenir de la subjectivation et des liens dans

l'hypermodernité néolibérale, Jean-Pierre Lebrun occupe une place singulière pour avoir très tôt, dans la ligne de l'enseignement de Jacques Lacan, développé une pensée de la pratique originale et courageuse, notamment en identifiant, dans le contexte du déclin de l'image paternelle et de la remise en question de sa fonction symbolique, l'advenue de l'organisation perverse et incestuelle du (non) lien social, et pour avoir thématiqué les questions qui se posent désormais dans le quotidien de la pratique. Soucieux des mutations à l'œuvre et conscient des difficultés, des errances et des souffrances qu'elles produisent chez les sujets, dans les groupes, les institutions et la culture, le psychanalyste engagé dans son écoute de la réalité s'attache à reconnaître ce qui émerge de nouvelles problématiques et de nouvelles pathologies et à interroger les évidences convenues de la doxa, pour mettre en travail les conceptions et les pratiques jusque-là considérées comme « orthodoxes » par les établissements psychanalytiques. Étayée sur la clinique de la cure et sur son évolution, mais aussi sur les pratiques de la psychanalyse en extension, sur l'interprétation des œuvres d'art et sur l'observation de la psychopathologie de la vie quotidienne, en débat et en dialogue avec nombre d'auteurs contemporains, et notamment, Charles Melman et Marcel Gauchet, la réflexion anthropologique de Jean-Pierre Lebrun se développe comme une interrogation radicale du devenir de la subjectivation dans le contexte de la mise en crise de l'Œdipe et de la récusation du Père. Il s'agit là d'une œuvre de pensée qui va à l'essentiel, au risque d'un rapport véridique au réel.

L'effondrement du patriarcat et la récusation du Père symbolique laissent les sujets fascinés par la science et la technologie abandonnés aux fantasmes de toute-puissance et d'auto-engendrement dans le refus ou l'ignorance de toute limite et soumis à un individualisme sans foi ni loi. Il serait cependant illusoire de

s'enfermer dans la nostalgie de l'ordre ancien ou de se résigner à l'anomie généralisée, conséquence du désenchantement du monde et de l'effondrement de la religion. Il s'agit donc de trouver les moyens de faire face à la déliaison et à la lutte de tous contre tous que promeut l'horizontalisme, de prendre la mesure du naufrage du religieux, de savoir y faire avec le maternel au moment du déclin de la civilisation œdipienne et de la récusation de la figure du père.

Comment se servir du père et s'en passer sans s'y asservir ? Peut-on encore différencier le paternel et le patriarcal ? Sans méconnaître le rôle dévastateur du scientisme et de la technologie, peut-on les assigner, comme semble le faire l'auteur, au rôle de cause univoque dans l'élimination du père et du symbolique ? Comment penser le réductionnisme biologique et techniciste de la procréation et la fétichisation du besoin dans l'univers pléonexique du consumérisme ? Qu'en est-il de la haine du sexuel et de l'inflation narcissique lorsque l'autre n'est plus autrui, et l'Autre effacé ? Est-ce la rationalité opératoire ou l'hybris capitaliste qui est à l'origine de la disparition du sens ? Qu'en est-il de l'économique et du politique dans les métamorphoses, les dérives et les échecs de l'humanisation ? À quelles impasses mortifères conduit inévitablement une société des individus ignorante du collectif et des renoncements nécessaires à la civilisation ?

Toutes ces questions se posent et s'élaborent au fil des pages et des chapitres entés sur la question du devenir de la pulsion et du transfert, lorsque manquent, à la subjectivité, le recours et le secours dont le père, comme figure tierce, était autrefois le garant. Ici se pose pourtant une question : au regard de l'anthropologie et de l'histoire, peut-on faire l'économie du tiers paternel, si l'on cesse de le coller avec l'ordre patriarcal ? La mère – et la « mère-version » – peut-elle assurer la marque du manque et permettre de sortir du plein de la jouissance

immonde du besoin ? Suffit-il d'invoquer – à juste titre – un « principe paternel » dans la loi du langage comme origine du sujet pour échapper aux séductions incestueuses de la « lalangue » ? Qui peut incarner l'indispensable place de l'exception pour sortir de l'horizontalité meurtrière ? Comment ici penser et articuler l'indispensable tissage entre la nécessaire verticalité hiérarchique et l'indispensable horizontalité démocratique ?

Jean-Pierre Lebrun a bien saisi le bouleversement créé par les technologies de la procréation et comment elles remettent en question, de manière radicale, la sexualité, la différence des sexes et des générations et travaillent à liquider la problématique œdipienne, mettant ainsi en danger l'humanisation et produisant une démocratisation de la perversion dans la méconnaissance et la récusation du statut du parlêtre. Peut-on, en ces circonstances, accepter comme un fait établi et irrémédiable – au nom de quel principe de réalité ? –, le déni culturellement acté de la sexualité au nom d'une conception bouchère de la filiation, la récusation de toute dette symbolique, la promotion de la jouissance du besoin et de l'archaïque anté-phallique comme paradigme sociétal ? À quelles conditions serait-il possible de sortir de l'impuissance pour se confronter à la reconnaissance de l'impossible et pour permettre au désir d'émerger dans un monde organisé par la loi du langage – et non par le discours capitaliste – et soumis à la castration ? Comment échapper à l'aliénation sociétale que met en œuvre l'ordre consumériste du besoin pour structurer le troupeau des individus ?

Telles sont les questions que pose le beau travail de Jean-Pierre Lebrun, dans sa richesse, sa complexité et son mouvement élaboratif. Il pense et donne à penser et donne un bel exemple de ce que peut être la place d'exception. Dans sa singularité, il fait preuve de la possible fécondité de l'œuvre de Jacques Lacan lorsqu'un auteur, se l'étant appropriée,

ouvre à partir d'elle, mais en son nom propre et en dialogue avec d'autres psychanalystes, de nouvelles possibilités d'interpréter la réalité de notre (im)monde et de travailler au maintien et au développement de notre discipline dans une société où le Malêtre identifié par René Kaës a remplacé le Malaise dans la civilisation analysé par Sigmund Freud en son temps.

Aurélie Maurin Souvignet
À propos de...

Véronique Saféris
Tango argentin et psychanalyse. Innovations thérapeutiques
Paris, L'Harmattan, 2019

« *La vida es una milonga, Y hay que saberla bailar...* » Ces paroles de Rodolfo Sciammarella (1941), comparant la vie à un bal de tango et pointant la nécessité de savoir y danser, pourraient être le principal motif de l'ouvrage de Véronique Saféris. Cette psychologue et psychanalyste, qui fut d'abord musicienne, avant de devenir danseuse et pédagogue de tango argentin, se propose, dans un livre à la fois dense et rigoureux, de présenter à un large lectorat ce qu'elle construit, depuis une dizaine d'années, autour de sa double pratique de la psychanalyse et du tango.

Pensé comme une innovation thérapeutique, l'auteure développe, tout au long des trois parties qui composent cet ouvrage, un véritable projet de soin dont le tango est le pivot. Au-delà d'un simple recours à la danse comme médiation, il s'agit ici d'une approche plus globale du tango comme univers culturel à part entière, permettant de mettre en évidence la nature et la complexité des liens intersubjectifs afin de mieux les soigner.

La première partie se consacre à une présentation précise de l'univers du tango argentin au travers de son histoire, de ses codes, de ses « effets psychologiques spontanés », ainsi qu'à l'articulation de

celui-ci avec l'épistémologie psychanalytique, autour de la fondation d'une « métapsychologie du tango ». La seconde partie se veut plus clinique et elle permet au lecteur de découvrir les possibilités thérapeutiques qu'offre l'approche singulière de l'auteure. La dernière partie invite à de nouvelles applications autour de la pédagogie mais aussi d'une approche renouvelée de la danse comme espace d'échange.

Ce que l'auteure rend particulièrement saillant, dans ses fines descriptions cliniques, c'est la dynamique heuristique de la « clinique du mouvement relationnel », qu'elle favorise en appui sur une analyse permanente des transferts et des contre-transferts émotionnels et sensori-moteurs.

À certains égards, proche du psychodrame (également pratiqué par l'auteure), cette méthode est en partie fondée, comme le tango argentin, sur l'improvisation ; ce qui implique une importante intériorisation d'un cadre solide et fiable pour envisager avec souplesse les imprévus qui sont autant de possibilités offertes à l'expérience de soi et de l'autre et à son analyse.

Ici, la danse, dans sa dimension esthétique, n'est jamais l'objet. Seul ce que l'auteure appelle « le chemin », en référence à la marche propre du tango, ou encore « l'élaboration corporelle » est placé au centre du projet thérapeutique dans une optique de transformation de ce qui affecte le lien. Un soin tout particulier est apporté au passage des registres corporels et sensoriels au registre verbal. Les séances sont rythmées, à la manière du bal, par des séquences appelant au mouvement, à l'introspection et à l'échange de paroles.

Particulièrement bien ajustée aux thérapies de groupes et de couple, la « tangothérapie psychanalytique » ouvre des perspectives nouvelles pour appréhender comment un univers culturel complexe, tel que le tango, peut servir de révélateur à l'analyse des ensembles intersubjectifs.